

Sujet 1:

Le poète Abū Nuwās (m. vers 813) est couramment cité comme illustration d'une tolérance des sociétés médiévales arabo-musulmanes pour l'homosexualité. Dans quelle mesure une telle présentation de cet auteur est-elle justifiée?

Sujet 2:

Que représente le concept de *mujūn* dans la littérature arabe médiévale?

Sujet 3:

Proposez un commentaire de ce texte. Vous rechercherez dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, à votre disposition en ligne parmi les sources électroniques de Paris-Sorbonne, les éléments permettant d'identifier la source utilisée (Iṣfahānī) et les protagonistes.

‘Ā’iša bint Ṭalḥa

‘Ā’iša b. Ṭalḥa ne se voilait le visage devant personne. Muṣ‘ab [b. al-Zubayr] lui en fit le reproche, et elle répondit : «Dieu, qu’Il soit exalté, m’a fait don de la beauté. Il me plaît que tout le monde puisse en profiter, et observer à quel point Dieu m’a favorisée. Je ne le dissimulerai pas, et personne ne peut prétendre que ma réputation est souillée de la moindre tache». Muṣ‘ab batailla longtemps avec elle à ce sujet, et elle était de nature querelleuse et intraitable. C’est ainsi que sont les femmes de la tribu de Taym, ce sont les créatures les plus belliqueuses du monde, mais ce sont aussi les épouses dont les maris font le plus grand cas. On rapporte qu’Umm Ishāq bt. Ṭalḥa était l’une des épouses de Ḥusayn, le fils d’Alī - qu’ils soient tous deux agréés - et que ce dernier dit d’elle : Par Dieu, il lui arrive d’être enceinte et de mettre au monde un enfant alors qu’elle est fâchée avec moi et ne m’adresse pas même la parole !²

[... p170] Muṣ‘ab b. al-Zubayr ne parvenait à la maîtriser, sinon après de violentes altercations où il finissait par la devoir battre. Il s’en plaignit à son secrétaire, Ibn Abī Farwa, qui lui promit :

- Si tu me le permets, je sais comment t’éviter tout cela.

- Bien sûr ! Fais ce que tu voudras, car elle est ce que j’ai de plus précieux en ce bas-monde.

Ibn Abī Farwa alla donc la trouver un soir, accompagné de deux Nègres, et il demanda à être reçu.

- A cette heure tardive ? se plaignit elle.

- Oui.

Elle le laissa entrer, et il donna alors ordre aux deux Nègres de creuser un puits. La servante de ‘Ā’iša lui demanda pour quelle raison et il répondit :

- Ah ! pauvre femme que ta maîtresse ! Ce débauché m’a donné ordre de l’enterrer vivante. Nul autre que lui ne fait couler plus volontiers le sang que Dieu a interdit de verser...

- Donne-moi un délai, s’écria ‘Ā’iša, afin que j’aie lui parler !

- Impossible, répondit Ibn Abī Farwa, je ne peux te laisser faire. Et il donna aux deux esclaves noirs ordre de creuser.

Lorsque ‘Ā’iša réalisa le sérieux de l’affaire et la résolution d’Ibn Abī Farwa, elle se mit à pleurer :

- Tu vas donc me tuer ? Il n’y a rien à faire ?

- Oui. Je sais que Dieu le jugera pour ce forfait, mais il est furieux et sa fureur le rend mécréant.

- Mais pourquoi est-il ainsi en colère ?

- C’est parce que tu te refuses à lui. Il pense que tu le hais, et que tu aspires à t’unir à un autre que lui. Cela l’a rendu fou.

- Mais je t’en conjure, implore-le de changer d’avis !

- J’aurais bien trop peur qu’il ne me fasse mettre à mort !

Elle éclata en sanglots, suivie par ses servantes.

Ibn Abī Farwa lui dit alors :

- Tu me fais trop de peine !

Il jura qu’il était prêt à prendre aveuglement tous les risques afin de la sauver. Mais que lui dire ? demanda-t-il.

- Garantie-lui de ma part que plus jamais je ne le fâcherai.

- Et quelle sera ma rétribution ?

- Je te serai redevable jusqu’à mon dernier jour.

- Engage-toi formellement !

Et il fut ainsi fait. L’homme dit aux deux esclaves de cesser le travail, et s’en alla

1 *bint* : fille de

2 *Agānī* vol 11, p. 165.

informer Muṣ'ab de ce qui s'était passé. Demande-lui de jurer, dit ce dernier, et elle fit serment. Après cet épisode, elle se conduisit parfaitement avec Muṣ'ab.

[...]

p. 173

Al-Madā'inī³ rapporte, tout comme al-Qaḥḍamī : Lorsque Muṣ'ab fut tué et 'Ā'iṣa veuve, elle fut demandée en mariage par Biṣr b. Marwān⁴. Or, 'Umar b. 'Ubaydallāh b. Ma'mar le Taymite venait de Damas et faisait halte à Koufa lorsqu'il fut informé de cette demande. Il dépêcha auprès de 'Ā'iṣa une servante à laquelle il avait tenu ce langage : «Dis à ma cousine : ton cousin te passe le salut, et te fait savoir qu'il vaut mieux que ce cul pustuleux, que ce dératé. Je suis de ton sang, et te mérite donc en priorité. Si tu me prends comme époux, je remplirai sans cesse de bienfaits ta maison et de mon vit ton con».

Elle l'épousa et il passèrent leur première nuit entre époux à Hīra, où elle avait fait préparer une couche de quatre coudées⁵, composée de sept nattes superposées⁶... Au lendemain, il l'avait honorée neuf fois ! Une de ses suivantes le rencontra et lui confia : Abū Ḥafṣ, puissé-je me sacrifier pour toi ! Tu es vraiment un homme parfait sous tous rapports, même sur celui-là !

Muṣ'ab quant à lui prétendait que Biṣr avait dépêché auprès d'elle 'Umar b. 'Ubaydallāh b. Ma'mar, afin qu'il lui transmette sa demande en mariage et qu'elle lui avait répondu : Tu es un piètre joueur ! Biṣr ne trouve-t-il donc personne d'autre que toi pour demander la main de ta cousine ? Ne t'es-tu pas oublié en cette affaire ?

- Mais accepterais-tu ? demanda-t-il.

- Bien sûr !

Et toujours d'après Muṣ'ab al-Zubayrī, avant la nuit de noce, 'Umar lui promit de la faire mourir de plaisir, mais il ne parvint à l'honorer qu'une seule fois. C'est pourquoi le lendemain matin, elle lui lança : «C'est l'heure de te lever, prétendu assassin», et elle ajouta ce vers :

Nous t'avions vu et tu ne nous avais guère plu / Nous t'avons essayé et n'y avons rien gagné

Cette version de l'histoire est une attaque mensongère de Muṣ'ab al-Zubayrī et elle est partielle. Ce qui précède montre que 'Ā'iṣa était tout à fait satisfaite de 'Umar.

Al-Ḥasan b. 'Alī rapporte, d'après Ibn Mahrawayh, d'après Ibn Abī Sa'd, d'après al-Qaḥḍamī :

«Lorsque 'Umar b. 'Ubaydallāh arriva de Koufa, il épousa 'Ā'iṣa bint Ṭalḥa, et lui fit porter un million de pièces d'argent : cinq cent mille comme douaire, et l'autre moitié en présent. Il dit à sa suivante : je te ferai gagner mille pièces d'or si je couche avec elle dès ce soir.

Il fit porter l'argent, qui fut déposé dans la demeure de 'Ā'iṣa et recouvert de vêtements, pour le dissimuler. Quand cette dernière sortit de sa chambre, elle vit ces tissus et demanda : s'agit-il de nouveaux vêtements, ou de riches couches ? Regardez-donc, lui répondit la servante. Découvrant l'argent qui lui était offert, elle sourit. La servante l'interrogea :

3 Un des premiers historiographes arabes, koufien ou basrien, mort vers 843. C'est une des sources principales d'al-Aṣḥānī pour les récits des débuts de l'Islam. Seuls deux de ses ouvrages ont survécu.

4 Il s'agit du fils du calife omeyyade Marwān b. al-Ḥakam, et il avait prit part à la campagne lancée par le pouvoir contre Muṣ'ab b. al-Zubayr en 672, suite à quoi il fut nommé gouverneur de Koufa. Il mourut vers 694 à quarante ans passés : il avait donc une vingtaine d'année lorsqu'il demanda 'Ā'iṣa en mariage.

5 Une largeur de quatre coudées correspond environ à 180 centimètres.

6 Le texte et son implicite sont ambigus : *mahḥadat lahu sab'at afriṣa 'arḍuhā 'arba' 'adru'*. On peut comprendre soit qu'elle fait superposer sept couches/nattes, afin d'assurer le plus grand confort et atténuer les «coups» que portera l'époux pendant la nuit de noces, soit qu'elle fait préparer sept couches différentes, prévoyant largement, dans l'hypothèse d'être honorée sept fois, et à chaque fois dans une couche «neuve» et propre ; dans ce cas, en l'honorant neuf fois, 'Umar dépasse ses espérances.

- Peut-on donc récompenser celui qui vous offre tout cela en le laissant passer une nuit en célibataire ?

- Certes non, mais je ne peux pas m'offrir à lui sans m'être préparée et arrangée !

- Et pourquoi faire ? Par Dieu, votre visage est plus beau au naturel que tous les fards du monde, et il vous suffit de tendre la main pour trouver tout ce dont vous aurez besoin en matière de parfum, de vêtement, d'argent ou de tendres coussins. Je vous implore de bien vouloir le recevoir dès ce soir !

- Fort bien, faisons donc ainsi.

La servante alla trouver 'Umar et lui dit : «C'est arrangé, passe la nuit chez nous !» Il vint donc au soir tombé, et on lui présenta des victuailles qu'il dévora jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien sur la petite table. Puis il se lava les mains, et demanda où il pouvait faire ses ablutions. On lui montra, et il s'en alla remplir son devoir. Puis il se mit à prier, si longuement que je finis par me lasser et m'endormir⁷. Puis il demanda :

- Me donnez-vous permission d'entrer ?

- Entre donc, répondis-je.

Je le fis entrer, et baissai la tenture pour les laisser seuls. Et alors que la nuit était déjà fort avancée, je ne comptai pas moins de dix-sept fois où il se rendit au bassin d'ablutions !

Le lendemain matin, je me postai devant lui. As-tu quelque chose à me dire ? demanda-t-il.

- Certes ! Par Dieu, je n'ai jamais vu un homme tel que toi. Tu manges comme sept, tu pries comme sept, et tu baisses comme sept !⁸ Il éclata de rire et tapota 'Ā'īša sur l'épaule en l'interrogeant :

- Alors, que penses-tu de ton cousin ?

Elle rit à son tour, et recouvrant modestement son visage d'un voile, elle récita :

Nous t'avions vu et tu ne nous avais guère plu / Nous t'avons essayé et n'y avons rien gagné⁹

La meilleure preuve de la fausseté du récit [de Muṣ'ab] est qu'à sa mort, elle se lamenta rituellement debout, alors qu'à la mort de ses époux précédents, elle avait pratiqué le rite des lamentations assise. On l'interrogea à ce propos et elle répondit : C'était le plus généreux avec moi, et c'était aussi un proche parent. Je ne prendrai plus d'époux après lui.

Se lamenter debout signifiait en ce temps que la femme renonçait à prendre époux à l'avenir.

[...]

Al-Madā'inī rapporte à son propos :

Une femme déclara : «J'étais au service de 'Ā'īša bint Ṭalḥa lorsqu'on annonça l'arrivée du prince. Je me retirai, alors qu'entraîna auprès d'elle 'Umar b. 'Ubaydallāh, mais je pus les entendre. Il se jeta sur elle, et elle poussa des cris de jouissances bien extraordinaires ! Une fois le prince sorti, je lui demandai : une femme telle que toi, de ton rang, de ta naissance, et tu cries de cette manière ?

- Avec ce genre d'étalon, répliqua-t-elle, il faut se rendre désirable avec tout ce qui les excite et tout ce qu'on sait faire !»

Muslima b. Muḥarib rapporte quant à lui :

«Ramla bint 'Abdallāh b. Ḥalaf était l'une des épouses de 'Umar b. 'Ubaydallāh b. Ma'mar, et elle lui donna comme fils Ṭalḥa al-Ġūd. Elle dit à une suivante de 'Ā'īša bint Ṭalḥa : laisse moi voir ta maîtresse toute nue, et je te donnerai deux mille pièces d'argent.

⁷ Il y a une rupture du mode de narration : c'est désormais la servante qui narre la scène.

⁸ On peut se demander s'il s'agit d'une faute de copiste pour «dix-sept», puisque 'Umar est allé dix-sept fois faire ses ablutions, nécessaires après un rapport sexuel, à moins que le dix-sept initial soit la faute du copiste.

⁹ On retrouve un récit très similaire, repris et résumé d'al-Asfahānī, chez les deux historiens et encyclopédistes de l'Égypte mamelouke Al-Ṣafadī (1297-1363), *Al-Wāfi bi-l-wafayāt* et al-Nuwayrī, *Nihāyat al-'arab fi funūn al-'adab*.

La suivante s'empresse d'informer 'Ā'iṣa de la chose, laquelle répondit : Je vais me dénuder, dis-le lui, mais qu'elle ne sache pas que je suis au courant. 'Ā'iṣa fit mine d'aller se laver, pendant que l'autre l'observait sous toutes ses faces. Ramla paya à la suivante ses deux mille pièces d'argent, et avoua : j'aurais préféré te payer quatre mille pièces et ne jamais l'avoir vue ! Ramla avait vieilli : elle avait un corps magnifique, mais un visage fort laid, et le nez trop grand. Un poète récita à leur propos :

'Ā'iṣa, puisse-tu jouir d'une vie sans trouble, toute de félicité

Et puisse Ramla être écartée comme on jette un bas usé !

Ramla avait vieilli, toujours épouse de 'Umar, et elle l'évitait même lorsque ses règles étaient finies, et elle se lavait ostensiblement devant lui, impliquant qu'elle menstruait, alors même que son âge rendait la chose impossible. Un poète dit à ce propos :

Dieu fasse que chaque goutte de ton sang menstruel

Tombe comme collyre dans ma prune !¹⁰

Abū l-Faraġ al-Iṣfahānī, *Kitāb al-Aġānī*

Les anecdotes constituant la «biographie» de 'Ā'iṣa se déshistoricisent par la suite dans un recueil d'*adab* comme les *Muḥāḍarāt* d'al-Rāġib al-Iṣfahānī : on en retrouve des éléments épars dans une série de vignettes illustrant le *topos* de la femme phallolâtre, ainsi la deuxième des anecdotes suivantes :

«Un maître d'école proposa à une femme le mariage, alors que le fils de cette femme était de ses élèves. Comme elle refusa son offre, le maître frappa l'enfant en lui disant : pourquoi n'as-tu pas dit à ta mère que le maître a un gros vit ? L'enfant rentra chez sa mère en se plaignant, mais le message lui fit tant aimer le maître qu'elle lui répondit : Amène les témoins, et épouse-moi de suite, avec la bénédiction divine !

Un homme dit à une femme qu'il avait demandé en mariage : Par Dieu, je remplirai sans cesse de bienfaits ta maison et de mon vit ton con. Elle l'épousa, pensant faire bonne affaire, et découvrit qu'il en était autrement. Elle dit alors :

Nous t'avions vu et tu ne nous a guère plu / Nous t'avons essayé et n'y avons rien gagné

Un homme dit à une femme : aimerais-tu prendre pour époux un homme d'importance mais d'humble naissance, qui ferait grand grabuge en ta maison, te retournerait de tous les côtés, frapperait trois coups de suite en une seule fois, et irait aux bains soir et matin ? - Ne répète cela à personne d'autre que moi, ! lui répondit-elle.

Un homme proposa le mariage à une femme qui lui exposa ses conditions :

- Je veux mille pièces d'or de douaire, et telle somme par jour pour mes dépenses, et telle quantité de vêtements !

- Je suis d'accord, mais j'ai certains défauts que tu devras supporter.

- Lesquels ?

- Je suis en rut perpétuel, prend fort longtemps à me soulager, et fort peu à m'exciter...

la femme manda alors sa servante et lui dit :

- Ma fille ! Va dire à tous les voisins de venir comme témoins, nous allons nous marier de suite, avec la bénédiction divine. Ce garçon est comme un mouton qui n'a pas encore d'étable vers laquelle revenir au soir, et il ne sait pas même distinguer ses défauts de ses qualités !

¹⁰ Il s'agit d'un vers de satire, détournant de façon obscène les clichés de la poésie de *ghazal* où le poète appelle à être désaltéré par la salive de l'aimé(e) : ces gouttes de sang menstruel n'existant pas, il ne prend aucun risque d'être souillé par leur impureté ontologique en réclamant vouloir en être aspergé, et il raille ainsi la prétention de Ramla à la jeunesse alors qu'elle est ménopausée.